

## Une journée à la Bâtie-dessous



La Bâtie-dessous telle qu'elle se présente aujourd'hui.



Et telle qu'elle qu'on pouvait la voir au début du XXe siècle, avec son équipe de bergers et ses promeneurs du dimanche.

Nous avons cru autrefois que nous nous trouvions ici en présence des Mauves, des Grandes en l'occurrence. Ce qui n'est pas le cas. La comparaison

des deux photos prouve que nous sommes bel et bien à la Bâtie-dessous, magnifique ferme ancienne dès lors reconverte en alpage.

Cette photo extraordinaire mérite d'être agrandie et analysée en détail.



Partie de gauche. Quatre des six personnes attachées à l'alpage, les deux autres figurant sur la partie de droite dont on traitera en même temps. Qui sont-ils et pour qui travaillent-ils ? On avait aussi cru que les Bâties, la Bâtie-dessous plus particulièrement, avaient été montées par la famille Rochat Frères aux Charbonnières, donc celle de Annette Dépraz-Rochat, narratrice de « En passant par les Laisinettes ». Ce n'est apparemment pas le cas. Il s'agit d'un autre amodiateur que nous ne connaissons pas, peut-être des Charbonnières. Mais ces visages ne nous disent rien. Si ce n'est que ce sont de vaillants bergers dont certains, au vu des attributs, pourraient venir en droite ligne de Gruyère. Si non, cela prouverait de manière évidente que les bergers d'autres origines suisses, combiens en l'occurrence, auraient tous adoptés l'équipement tel qu'il apparaît dans la région précitée. Ou que même, s'ils étaient d'origine française, ils auraient eu le même habillement, et par conséquent auraient vécu selon les mêmes coutumes. Un tout désormais joignant les deux pays dans une économie alpestre identique.

Ils ont le mandzon, dont les manches bouffantes ne recouvrent les bras que jusqu'au-dessus du coude. D'habitude on retroussé la chemise, d'une part parce qu'il peut faire chaud, d'autre part pour ne pas en salir sans raison les manches. Et qu'aussi l'on est mieux pour travailler manches retroussées.

Les mandzons sont de toutes sortes, pour preuve ceux que possèdent ces six vaillants compagnons dont aucun n'est véritablement pareil. Le capet de traite pour quatre de l'équipe, typique à nouveau du canton de Fribourg. La poche à sel pour chacun, toujours à droite, sauf pour le « vieux » qui n'en a pas et qui ne saurait être que le fromageur ou fromager. Les cinq trayeurs portent le seillon, indifféremment tenu de la main gauche ou de la main droite. Les cinq ont aussi passé à la taille la ceinture positionnant le botte-cul<sup>1</sup>, siège à un pied que chacun transporte collé à son arrière-train et qui lui permettra de s'asseoir sans problème lors de la traite, outil indispensable et pratique s'il en est. Ces bergers vont probablement passer à la traite avant qu'il ne soit longtemps. A moins que nous ne soyons là qu'au début de l'après-midi et qu'ils ne font que poser pour la photo. Aucune ombre portée, il n'y a donc pas de soleil aujourd'hui, qu'un ciel couvert d'un gris uniforme mais offrant néanmoins une lumière excellente pour une photo de qualité prise par un professionnel. L'une des deux vaches a bougé pendant la prise de vue, pour preuve le dédoublement de ses cornes.

Portons notre attention sur le fromageur. Il est âgé. Il a donc de l'expérience. Il en est là peut-être à sa trente ou quarantième saison. Il ne coiffe pas le capet traditionnel, mais un simple chapeau. Il n'a pas les manches retroussées, peut-être un petit coup de froid sur le pâturage à cet instant de la journée sans soleil. Et puis d'ailleurs, le fromage ne se fabriquera que demain matin, moment où il retroussera ses manches. Il n'a pas la poche à sel dont il n'a pas l'utilité ni bien entendu le botte-cul, puisqu'en principe il ne trait pas, tout attaché au fromage du jour et aux autres dont il assume lui-même les soins.

Examinons maintenant la partie de droite pour faire connaissance avec les visiteurs du dimanche. Leur habillement soigné prouve que nous sommes assurément ce jour-là. A gauche une dame avec son jeune enfant. Elle est peut-être l'épouse de l'un des cinq fruitiers<sup>2</sup>. Venue lui rendre visite où habitant la ferme qui pouvait être habitée à l'année plus anciennement ? Nous opterons pour la première des deux hypothèses, ne voyant guère une femme s'occuper de son jeune enfant tout en tenant cuisine pour une équipe de six hommes. Elle est donc montée avec les autres visiteurs. Ceux-ci sont cinq, une autre jeune dame deux jeunes filles et deux jeunes gens. Ceux-ci sûrs d'eux. Non pas méprisant pour l'équipe du chalet, mais confiants en leur belle tenue, en leurs certitudes quant à la vie et la valeur d'une profession qui n'est peut-être pas rattachée à l'alpage. Fils de paysan quand même ? Nous ne le saurons pas. L'un et l'autre se coiffent du canotier d'époque. Veste et gilet, petit nœud, cravate peut-être pour

---

<sup>1</sup> Ou bottacul autrement dit bottachu en patois, botte-cul étant la forme la plus moderne.

<sup>2</sup> Nous utiliserons ici indifféremment fruitier, berger, trayeur, armaillis.

le personnage central. Ils auront tout de même transpiré dans un équipement qui est mieux fait pour la ville que pour les pâturages.



Restent ces dames et demoiselles sur lesquelles il y aurait beaucoup à dire. Elles sont elles aussi superbement habillées, beautés radieuses dans le milieu alpestre où elles trancheraient, si ce n'était que cette habitude de venir trouver les bergers est courante. Ce ne seront pas les premières à venir manger la crème au chalet ni les dernière. La qualité de leur tenue, sa beauté, rappelle ce début de siècle où s'on savait si bien s'habiller, elles en particulier. Jolies filles à marier. Demoiselles à l'aube de leur vie de femme, tout au moins pour les deux de droite, la troisième nous apparaissant plus mûre, et peut-être elle aussi déjà mère.

Une famille ? Des amis et des amies, il serait bon de le savoir, pouvoir préciser le degré de parenté et surtout le lieu d'habitation de ces visiteurs qui se

prêtent magnifiquement aux ordres du photographe peut-être venu tout exprès immortaliser cet instant si précieux de la vie de nos alpages.

### **Confession ou ma belle de la Bâtie-dessous**

En ce temps-là je photographiais encore les alpages et les bergers alors que j'allais me promener presque tous les dimanches lors de la belle saison sur les pâturages.

C'est là que je l'avais rencontrée pour la première fois. La famille de l'amodiateur était montée rendre une visite à leurs armaillis à la Bâtie-dessous. Il y avait là les deux filles et les deux des fils, plus une tante et la mère qui s'occupait du premier de l'aîné resté à la ferme pour s'aider à rentrer les foin.

On avait fraternisé dans la vieille cuisine, tous ensemble, les cinq bergers du chalet plus le fromager et les sept membres de cette belle et sympathique famille. On avait mangé la crème, heureux d'être simplement à l'alpage sans autre souci que de conduire au mieux cet après-midi qui, par ailleurs, s'enclenchait si bien dans cette amitié naissante et cette bonne humeur que rien ne semblait pouvoir entamer. Puis, après que l'on se soit rassasié, je leur avais demandé si je pouvais les prendre en photo devant le chalet, ce qu'ils avaient tous accepté. Un cliché que l'on avait composé, il faut le dire. Ainsi les fruitiers avaient ramené deux vaches du pâturage auprès desquelles ils posèrent dans leurs costumes d'armaillis, avec deux d'entre eux, un seillon dans une main, flattant l'une de ces belles bêtes qui ne bronchaient pas. Quant aux visiteurs, ils s'étaient tous mis contre la barrière, évitant soigneusement les grandes orties qui poussaient par ici en abondance.

Je pris la photo. J'avais remarqué combien l'une des deux filles, des jolies demoiselles habillées avec une classe parfaite, me fascinait. Plus que cela, m'hypnotisait. Elle s'était appuyée à la barrière entre ses deux frères et me regardait. Jolie, ça oui, avec sa cravate noire qui ressortait magnifiquement sur son beau chemisier clair. Elle avait mis une jupe foncée, tandis que sa sœur et sa jolie tante étaient toutes en blanc, aussi pimpantes et agréables qu'elle-même, plus peut-être, mais à mon avis moins troublantes.

Elle. Rien qu'elle. Je n'avais plus vu qu'elle. Elle et son chemisier et naturellement ce qu'elle avait dedans ! Ses cheveux étaient ramenés sur la tête en un beau chignon. Elle était franche, joyeuse, non pas effrontée, mais capable de vous regarder droit dans les yeux, et puis bientôt de vous asséner vos quatre vérités. C'est-à-dire ici qu'elle avait trouvé que je la fixais un peu beaucoup pour qu'elle me soit indifférente, et que mon regard s'attardait volontiers, plus que sur ce tableau alpestre que j'étais censé avoir composé, sur ses formes qu'elle savait agréables et généreuses. Mon Dieu, quand tu vois ça, tu en as les deux mains qui tremblent !

Je dois l'avouer, qu'elle me dise cela alors que je ne m'y attendais d'aucune manière, j'avais rougi. Rougi certes, mais en même temps j'étais très heureux

qu'elle m'ait regardé. Ce n'était pas une de plus, cette belle jeune fille dans la grâce de sa maturité naissante, qui passerait à mes côtés sans que je puisse croire que pour celle-là je n'existais pas. Non, elle m'avait vu. Elle m'avait même jugé. Et il ne lui était pas désagréable que je m'intéresse à elle plutôt qu'à sa sœur à qui le tour viendrait bien assez vite, avec la beauté qu'on lui connaissait. Non pas qu'elle ait été jalouse, mais il lui semblait qu'étant l'aînée, il pouvait lui appartenir de faire son nid la première ! Ce qu'elle m'avoua plus tard, tout en m'affirmant encore qu'elle savait déjà en cette heure heureuse et bénie, que je n'allais pas m'en tenir là, et que pour moi, la Bâtie-dessous, ce serait désormais, plus que les autres alpages de la région que pourtant je n'abandonnerais pas, mon véritable point d'attache.

Ce le fut tellement même que je finis par l'épouser. Et croyez moi, je peux le dire après plus de trente ans que ça dure, rien de ce que j'avais pu voir et deviner lors de cette première rencontre ne m'a déçu.

Je sus aussi que ce peut être là-haut plutôt que dans les villes ou nos gros villages, plus que dans leurs fêtes où je ne m'étais jamais trouvé à l'aise, que l'on peut découvrir ce qu'est la vraie romance.

Je n'eus ainsi jamais l'occasion de me plaindre, ni d'elle ni des autres, et en fin de compte cette première rencontre dans ce chalet fut la grande chance de ma vie.

Quant à la Bâtie-dessous, leur chalet d'alpage, il gardera toujours en lui mes meilleurs souvenirs. Et je m'y suis attaché autant que si je l'avais moi-même amodié !